

1969, Emilia a vingt ans,

« Le 5 décembre 1969, j'étais en France, en règle, avec mes papiers. Il faisait froid, je ne connaissais pas la langue. Mais j'avais 25 ans et l'avenir devant moi, la possibilité de parler, bouger et rire sans avoir le sentiment d'être en permanence sur écoute.

Nous sommes venus ici pour changer de vie, travailler, échapper au fascisme qui régnait dans mon pays. Là-bas, il fallait faire attention à tout ce qu'on disait. Tous les lieux étaient truffés d'informateurs. Tout était interdit. Même mon mariage a été annulé parce que le Président était malade ! On n'avait pas le droit d'émigrer. Pourtant, on en rêvait. Entre nous, on parlait sans arrêt de la France.

Mon mari a traversé la frontière le premier, clandestinement, à pied, de nuit, avec un passeur. Sans problème. Il s'est installé dans un petit village des Hautes-Pyrénées où d'autres personnes du pays vivaient. Elles l'ont aidé à trouver un logement et du travail dans le bâtiment et, de là, une carte de séjour, avec laquelle il pouvait désormais passer officiellement la frontière.

Quand j'ai appris qu'il avait trouvé un emploi, j'ai pris la décision de le rejoindre, en décembre. Mais pour une femme, le chemin était trop éprouvant et l'aventure risquée. Alors, nous avons cherché une autre solution ; un ami de mon mari, qui était chauffeur de taxi, a été chargé de me mener en voiture jusqu'à la gare ferroviaire située à côté de la frontière. Là, j'étais censée prendre le train où mon mari m'attendait. Nous avons prévu de faire semblant de ne pas nous connaître jusqu'à ce qu'on ait passé la frontière.

Je suis partie un matin de mon village avec une petite valise, sans argent, sans papier. J'habitais alors à 300 kilomètres de la frontière ; nous en avons pour trois heures de route. Personne n'était au courant de ma décision, sinon ma famille proche. Pourtant, il m'a semblé que le chauffeur s'en doutait puisqu'il m'a lancé au début du trajet: « Faites attention si vous allez en France ! ». Bien sûr, je n'ai pas relevé la remarque, j'ai nié.

Arrivé au village-frontière, il s'est arrêté à proximité de la gare, s'est retourné et m'a dit: « restez dans le taxi, je vais téléphoner. » Et il est sorti de la voiture, me laissant toute seule à l'arrière. Comme il ne revenait pas, je suis allée me promener un peu dans le village en attendant le train. Il pleuvait. Peu à peu, j'ai commencé à réaliser que tout le monde me regardait. C'est comme ça que j'ai compris : J'étais surveillée.

Quand le train est arrivé sur le quai, j'ai fait signe à mon mari, il m'a fait comprendre de monter quand même dans le train, au dernier moment, juste avant le départ, au dernier sifflement.

J'ai donc attendu...

Le train a sifflé.

Je suis montée.

Il n'a pas quitté la gare.

Je me suis dirigée vers le compartiment où mon mari était assis. Nous avons fait semblant de ne pas nous connaître. À un moment, j'ai aperçu des policiers rentrer par un côté du wagon pendant que d'autres arrivaient par derrière. C'était affreux. Ils m'ont entourée et m'ont demandé : « Votre passeport ! » Bien sûr, je n'avais ni passeport, ni argent. J'ai laissé sur place ma valise et je les ai suivis. Nous sommes descendus sur le quai. Le train a quitté la gare, avec mon mari.

On m'a emmenée en voiture jusqu'à un bâtiment. Je n'ai pas cherché à mentir et j'ai dit que je voulais passer la frontière, mais je n'ai rien dit au sujet de mon mari : j'affirmais que j'étais seule, sans argent. Une dame m'a fouillée de fond en comble. Ils ont arraché les semelles de mes chaussures et les doublures des vestes. Ils n'ont rien trouvé. Sauf, dans mon sac, une photo de mon mari. Je ne sais pas comment j'avais pu l'oublier! Ils ont immédiatement reconnu le type du compartiment et sont devenus plus agressifs: « Vous êtes une menteuse, cet homme était dans le train ! »... Heureusement, le train avait passé la frontière, ils ne

pouvaient plus l'arrêter. L'entretien a encore duré un moment. J'ai continué à nier. Eux à réclamer de l'argent ; c'était tout ce qu'ils voulaient.

Ensuite, j'ai été placée dans une salle où étaient entassées d'autres femmes, avec des enfants et des bébés, sur des lits superposés. Nous avions froid et faim. Les enfants pleuraient. Comme moi, les femmes avaient laissé leur valise à l'endroit où on les avait arrêtées et n'avaient même pas de quoi changer ni nourrir leurs petits. Ces bébés ne cessaient de pleurer et personne ne pensait à amener un peu de lait pour les calmer. Les policiers étaient obsédés par leur argent. Toutes les deux heures, ils venaient nous voir en tapant des mains pour nous empêcher de dormir et hurlaient : « Celles qui ont de l'argent, qu'elles nous le disent et on leur laisse leur liberté ! ». A un moment, j'ai été prise à part, et ils m'ont de nouveau réclaté de l'argent en échange de ma sortie. Peine perdue, je n'avais rien !

Nous sommes restées ainsi, dans cette pièce, toute la nuit. Au petit matin, ils nous ont fait sortir puis nous ont empilées dans une voiture, direction le tribunal pour un interrogatoire.

Le juge qui m'a reçue m'a d'abord menacée : « Vous allez en prison ! ». Prise de panique, j'ai éclaté en sanglot. Alors il s'est calmé : « Ecoutez, je vous avance la somme pour payer votre sortie. Mais envoyez-moi l'argent dès que vous rentrez chez vous, sinon vous serez convoquée et vous irez à coup sûr en prison... » .

En rentrant à la maison, j'ai appelé mon parrain. Il était juge au tribunal ; prise dans la panique, je n'avais même pas pensé à le mentionner lors de mon arrestation. Il m'a d'abord insultée, puis m'a dit : « Maintenant, tu n'as plus qu'à quitter très rapidement ce pays, avant que ton casier judiciaire ne soit marqué. Après, tu n'auras plus jamais de papier ! » Les jours suivants, j'ai suivi ses conseils. Les autorisations de sortie pour long séjour étant toujours refusées, j'ai demandé au Consulat un passeport de touriste pour une semaine en prétextant que je devais aller au baptême du bébé de la sœur de mon mari. J'ai rempli les papiers, j'ai déposé le dossier et j'ai attendu, un jour, deux jours, plus peut-être ; c'était si long ! J'avais si peur !

Pourtant, ma demande a été accordée, à condition que je vienne déposer, en mains propres, à mon retour, le passeport au consulat.

Je pouvais quitter le pays le lendemain en toute légalité!

J'ai donc pris, de nouveau, le train pour la France. J'ai retrouvé mon mari. Nous avons fait les démarches pour que j'obtienne un permis de séjour en France, seule condition pour pouvoir y revenir et y rester. Comme il travaillait et était logé, ça n'a pas posé de problème...

... C'est comme ça que nous nous sommes installés dans les Hautes-Pyrénées pour dix ans. Sous la neige et le ciel gris dix mois de l'année ! Au début, je ne disais pas un mot. Même les chiens ne me comprenaient pas ; quand je leur parlais, ils montraient des crocs ! Pendant un moment, j'ai pleuré des larmes de sang.

Et puis un jour, j'ai réagi ! « Tu n'es pas plus bête que les autres » me suis-je dit et j'ai commencé à lire et déchiffrer tout ce que je trouvais. Nous étions alors hébergés dans un hôtel restaurant, en échange de travaux et de ménage. C'est là que j'ai commencé à travailler. Toute l'équipe m'a ouvert les bras. Ils m'ont tout donné, l'aide dont j'avais besoin et les leçons de français. On répétait à midi, au moment du repas. Au début, ils m'apprenaient les mots les plus simples : « table », « chaise », « fourchette », « bonjour », « bonsoir », « manger ».... Le soir, je notais dans un carnet tout ce que j'avais appris durant la journée. Et ainsi, de jour en jour, j'ai progressé. Alors, c'est vrai que je leur dois tout. C'est grâce à eux que la France est devenu mon pays et la terre natale de mes enfants. Je ne cesserai jamais de dire : « le Portugal m'a donné la vie et la France m'a fait vivre ».

Quand on a eu notre premier enfant, on a quitté l'hôtel pour un appartement. Mes petits sont nés en 1970 et 1972. J'avais besoin de travailler et je ne voulais pas donner mes enfants à garder alors je suis devenue famille d'accueil ; j'ai passé les concours et j'ai obtenu un diplôme de nourrice agréée.

J'ai trois sœurs. L'une a choisi de s'installer en France. Nous avons procédé de la même façon que nous avons agi pour moi. Elle a fait le trajet avec un visa de touriste puis, une fois obtenu le permis de séjour ici, avec le passeport d'immigré. Elle est d'abord restée un peu chez nous avec son mari puis ils ont trouvé du travail. Un cousin de mon beau-frère, qui était entrepreneur à Vitrolles, les a fait venir jusqu'ici en leur disant qu'ils seraient mieux payés et que ce serait plus facile... Ils se sont donc installés à Vitrolles, dans le quartier des Pins, vers 1975/76. Mes deux autres sœurs sont restées au Portugal. Elles ont vécu la révolution du 25 avril 1975. Cette journée a tout changé. Pour moi aussi, ce fut une révolution, mais décalée ! Je connaissais du Portugal les interdits, les écoutes, les silences : on ne pouvait même pas discuter à la maison ou boire un café ! Pendant l'été 1975, lorsque je suis revenue pour les vacances, tout semblait différent. Quand j'ai entendu maman me dire : « Tu as vu, le parti socialiste a gagné ! », j'ai hurlé : « Maman, que dis tu ? » ; personne n'osait prononcer ces mots auparavant ! Dehors, je voyais des dames qui prenaient le café au bar ; je ne comprenais plus rien, je tremblais encore de peur. Je n'avais pas vécu la révolution. Aujourd'hui encore, quand je visionne les cassettes audiovisuelles de cette journée, j'en ai la chair de poule. De voir tous ceux qui ont risqué leur vie pour en arriver là. Et pourtant, il n'y a eu aucun mort...

Ma sœur m'avait dit : « Ici, c'est le Paradis, tu trouves un logement tout de suite et il y a du travail pour tout le monde ». Elle habitait alors un F3 dans un des immeubles de la Logirem et me disait s'y sentir bien. Ils s'étaient installés là pour se rapprocher de la famille de mon beau-frère et ils insistaient pour que nous les rejoignons. Mon mari est venu en premier, deux mois avant moi. Par l'intermédiaire de mon beau-frère, il a trouvé du travail à St Victoret, dans la maçonnerie. La vie ici ne l'a pas convaincu et il a voulu repartir. Mais ma sœur l'a poussé, tant et si bien que les choses se sont passées très vite ; ils ont contacté un déménageur qui devait au même moment faire une livraison dans les Hautes-Pyrénées. Il a donc été convenu qu'il nous ramènerait tous, moi, les enfants, qui étaient alors âgés de 7 et 9 ans, les habits et les meubles.

Quand je suis arrivée, j'ai reçu une gifle.

Avant Vitrolles, je n'avais jamais habité en HLM. Que ce soit au Portugal ou en France, j'avais toujours vécu dans des petites maisons individuelles. Et ici, ces immeubles si hauts et ces ascenseurs... Je n'ai pas compris ; je ne connaissais pas... Alors cette ville m'a d'abord donné envie de pleurer et de repartir aussi vite.

J'ai d'abord vécu chez ma sœur et je me suis rapidement mise à chercher un appartement : j'en ai trouvé un au Narcisse avec ascenseur.

Au moment de notre déménagement, on nous a volé le matelas.

Quelques temps après, ce fut la moto de mon mari que nous avons achetée pour qu'il aille à son travail.

Puis notre petite chatte siamoise qui attendait des bébés.

Par la suite, nous avons récupéré un autre chat si gentil qu'il allait même chercher les enfants à l'école. Mais un jour, il s'est fait tabasser par des gens et en est mort.

Toutes ces petites choses ont fait de la peine aux enfants.

Moi, je n'en croyais pas mes yeux. Le vol était inconnu et impossible. Au Portugal et dans les Hautes-Pyrénées, les voitures et les maisons restaient ouvertes. On laissait tout dehors. Jamais rien ne se passait.

Malgré tout, je ne regrette pas d'être venue à Vitrolles. Ici, le climat est plus doux et mes enfants n'étaient plus aussi souvent malades ; là-bas, c'était la neige neuf mois de l'année. Nous sommes arrivés au mois de juin en pantalon et anorak et il a fallu acheter des vêtements adaptés à la température !

Mais mon adaptation à Vitrolles a été plus longue que dans les Hautes Pyrénées. Là-bas j'étais reçue à bras ouverts ; notre village était aussi accueillant qu'une famille. Ici, l'ambiance était agressive et les gens froids. Nous étions dans une ville d'immigrés ; il ne

fallait pas se cacher la face. Il y avait toutes les nationalités et religions. Mais les Français de souche, on pouvait les compter sur les doigts de la main. »

« **Les premières années ont été tristes.** Je disais toujours : « j'ai perdu le sourire depuis que je suis à Vitrolles ». Si le changement a été immédiatement bénéfique pour la santé de mes enfants, il était trop aigre pour moi.

Pourtant, je ne me suis pas laissée aller. J'avais besoin de parler, vous savez comme je suis bavarde ! Alors, j'ai commencé par chercher un prêtre et un médecin. J'ai trouvé un père « oblats » au Cyste et un docteur dans la cité. Nous avons noué des liens d'amitié, ils m'ont fait découvrir le milieu associatif et c'est grâce à eux que je me suis habituée à la vie de ce quartier. Le docteur m'a proposé d'adhérer au Mouvement de lutte contre le racisme dont il était président et m'a présenté du monde. Le prêtre m'a demandé d'être catéchiste, ce qui m'a permis, petit à petit, de rencontrer d'autres parents, puis des associations : l'amicale des locataires, l'association des parents d'élèves dans les écoles de mes enfants. J'ai adhéré, j'ai commencé à être active.

J'ai découvert l'Aves et j'ai intégré son conseil d'administration puis son bureau en 1984, avant d'en être la présidente pendant plusieurs années. Avec leur aide et celle de la Mairie, j'ai créé l'association des Portugais de Vitrolles qui a organisé des échanges internationaux et de grandes fêtes. Nous nous entraidions. Le monde associatif était très riche à l'époque... J'étais membre de multiples associations et bénévole à l'office municipal des fêtes et des vacances... C'était trop !

C'est grâce au tissu associatif que j'ai commencé à connaître les habitants.

Progressivement, j'ai compris le fonctionnement du quartier. Je rencontrais mes voisins, des Algériens, des Gitans... Nous nous sommes parlés, nous avons fait connaissance. Avec certains, nous avons noué des liens d'amitié. Il y a eu de bons moments. Nous nous invitons pour les anniversaires, nous nous faisons goûter nos plats. Quand mes voisins ont marié leur fils, je leur ai prêté mon appartement au mois d'août pour qu'ils puissent accueillir du monde. Et j'ai été la première personne à voir le bébé de ma voisine. C'est une chose que ni elle ni moi n'avons oubliée ! »